



La production du féminin. L'exemple de l'écriture de soi

Agnès Fine

► To cite this version:

Agnès Fine. La production du féminin. L'exemple de l'écriture de soi. Pascale Bonnemère; Irène Théry. Ce que le genre fait aux personnes, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, p. 235-254, 2008, 978-2-7132-2153-8. hal-01278554

HAL Id: hal-01278554

<https://hal.science/hal-01278554>

Submitted on 24 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AGNÈS FINE

LA PRODUCTION DU FÉMININ L'EXEMPLE DE L'ÉCRITURE DE SOI

ON SAIT QUE LES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES, comme bien d'autres de par le monde, sont des sociétés sans initiation, c'est-à-dire sans un ensemble de rites et de cérémonies qui « dramatisent et produisent explicitement une distinction des sexes et des âges à l'âge de la puberté¹ ». Dès lors, comment celle-ci s'opère-t-elle au temps de la jeunesse ? Les psychologues constatent que garçons et filles sont le produit de la socialisation différentielle dont ils ont été l'objet, au sein de la famille depuis leurs premiers jours, puis au sein de l'institution scolaire et dans le monde des pairs, ce qu'ils désignent par les expressions, « socialisation primaire » et « socialisation secondaire ». On s'est peu intéressé aux formes concrètes de la socialisation entre pairs à l'âge de la puberté. Comment l'anthropologie a-t-elle analysé les « expériences sensibles collectives » propres à l'un et l'autre sexe, pendant ce temps particulier que nous appelons aujourd'hui l'adolescence ? J'emprunte cette expression à Daniel Fabre², qui, le premier, a analysé en anthropologue la production de la masculinité dans des milieux sociaux différenciés : les sociétés rurales du passé, mais aussi le monde urbain et même dans l'entourage aristocratique du roi au XVIII^e siècle. Comment identifier précisément des expériences sensibles, vécues par l'un ou l'autre sexe, dont le caractère collectif n'est pas toujours immédiatement évident ? Dans son article « La voie des oiseaux³ », Daniel Fabre analyse l'accession très progressive à la virilité des jeunes garçons par le biais du dénichage et de l'apprentissage du langage des oiseaux, qui les conduira des langages sifflés aux futurs chants de courtoisie et d'amour, dans une opération de mise en forme symbolique de la sexualité. Le temps de

1. D. Fabre, *L'initiation invisible*, Séminaire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Toulouse, 1995.

2. Certains des travaux de cet auteur sont parus sous forme d'articles ou de contributions à des ouvrages collectifs, d'autres sont inédits et devraient paraître réunis dans un ouvrage intitulé *Invisible initiation*. On trouvera une lecture particulièrement fine de ces travaux et de ceux d'Yvonne Verdier avec leur bibliographie respective dans L. Desideri, « Alphabets initiatiques », *Ethnologie française*, XXXIII (4), 2003, p. 673-682.

3. D. Fabre, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 99, 1986, p. 7-40.

AGNÈS FINE

l'exploration du monde des oiseaux doit demeurer éphémère sur le chemin de la virilité à laquelle on accède plus tard par la chasse. La quête des oiseaux permet aux jeunes garçons de s'éloigner du monde maternel en explorant les confins du territoire villageois, la cime des arbres et les grottes interdites. Bien sûr les sources ethnographiques (que constituent entre autres les autobiographies sur lesquelles l'auteur s'appuie dans cet article) donnent à voir des actions menées en bandes de garçons, en particulier dans les expériences de dénichage. Cependant, l'expérience des oiseaux est parfois vécue de manière solitaire : par exemple dans les scènes d'apprivoisement dont les autobiographes font le récit en évoquant leurs émois sexuels intimes. De sorte que c'est plutôt la récurrence des récits évoquant des anecdotes où sont associés l'enfance masculine et les oiseaux qui indique le caractère collectif de chacune de ces expériences singulières.

Par ailleurs, Daniel Fabre a analysé d'autres lieux de production de la masculinité : les actes transgressifs des jeunes hommes face à la mort et aux morts⁴, ainsi que leur rapport particulier à l'obscénité, qu'il analyse comme une appropriation parodique des pouvoirs génésiques féminins⁵. Il est très attentif à la manière dont chacun participe à ces expériences de transgression, parfois en acteur direct, souvent en spectateur ou même de manière encore plus indirecte, en racontant les exploits des autres.

La même question a été explorée par Yvonne Verdier du côté féminin pour les sociétés rurales du passé⁶. Elle a identifié des temps et des techniques d'apprentissages spécifiques, la leçon de tricot après l'école lorsque les fillettes gardent les vaches (expérience solitaire), l'apprentissage par l'institutrice du point de croix, la réalisation de la marquette, ce canevas sur lequel les filles pubères brodent les lettres de l'alphabet et les chiffres, pendant l'année du certificat d'études, et, plus tard, la manipulation des étoffes et des épingles chez la couturière, pendant l'hiver de leurs 15 ans (expérience collective). Cette série d'apprentissages autour du fil et de l'aiguille, prélude à la confection du trousseau, produit une féminité pensée à l'époque dans ses relations étroites avec le mariage et la fécondité.

Ces travaux, menés dans les années 1970-1980 à partir de terrains précis et observés minutieusement, ont permis, en mariant anthropologie et histoire, de mettre en évidence la symbolisation de la différence des sexes et ses transformations. Qu'en est-il de la production des sexes dans nos sociétés contemporaines, urbaines, scolarisées, ouvertes au monde par le biais des nouveaux moyens de communication, dont la stratification sociale est plus complexe que le monde rural décrit jusqu'alors ? Les garçons ne connaissent plus rien des oiseaux et les filles ne manipulent ni aiguilles, ni fil rouge ; l'école est mixte, et les loisirs le sont

4. D. Fabre « Juvéniles revenants », *Études rurales*, 105-106, 1987, p. 147-164.

5. D. Fabre, « Le garçon enceint », *Cahiers de littérature orale*, 20, 1986, p. 15-39.

6. Y. Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979. Sur ces passages féminins, voir D. Fabre, « Passeuses au gué du destin », *Critique*, 402, 1980, p. 1075-1099.

aussi. Comment identifier alors des lieux, des temps, des techniques, propres à l'un ou l'autre sexe, permettant des « expériences sensibles collectives » différenciées ? C'est cette question très générale et difficile que je pose dans cet article.

Un travail collectif sur l'anthropologie de l'écriture, mené par le Centre d'anthropologie au début des années 1990, a permis, un peu fortuitement, de découvrir une piste. La publication en français du livre de Jack Goody, *La raison graphique*⁷, avait relancé l'intérêt des anthropologues pour l'étude des fonctions de l'écriture dans nos sociétés. Les chercheurs toulousains ont choisi d'analyser diverses formes « d'écritures ordinaires » des Français, celles dont ils usent dans la vie quotidienne, hors du cadre des écritures obligées, scolaire ou professionnelle⁸. Plusieurs terrains différents mais convergents ont permis de mettre en évidence la spécificité des attitudes des jeunes filles et des femmes s'agissant des écritures domestiques⁹, ainsi que le lien entre écritures de soi et production du féminin : en effet, ces écritures féminines présentent la caractéristique de se limiter aux âges auxquels elles sont associées. Il existe en effet le temps du journal intime, celui des classeurs d'anthologies de poèmes et de chansons, qui est aussi celui des cahiers d'amitiés et de la correspondance avec l'inconnu, propres aux jeunes filles, le temps des lettres d'amour et des faire-part de mariage, celui des albums de naissance des jeunes mères, enfin celui de l'écriture des souvenirs et de l'histoire familiale. Or, sauf exceptions liées à une prédilection personnelle pour l'écriture de soi, chacune de ces écritures exclut la précédente, comme si elles devaient exprimer des temps féminins antagoniques marqués par quelques passages essentiels, définissant chacun les différentes étapes de la production d'une identité féminine. Je n'entrerai pas dans le détail d'analyses parues ailleurs¹⁰ ; je ne développerai que quelques points, pour mieux mettre en évidence les perspectives de recherche, pluridisciplinaires, qu'elles dessinent.

L'écriture des filles

Dès le tout début de l'adolescence, les filles écrivent leur journal intime, tiennent des classeurs de stars, remplissent des carnets d'anthologie de citations, des cahiers de poèmes, entretiennent de multiples correspondances avec des proches et des inconnus, elles confectionnent également des cahiers d'amitié. Que signifie cette intense activité d'écriture ?

7. J. Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979 (1^{re} éd. Cambridge, 1977).

8. L'ensemble est paru dans D. Fabre, ed., *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993.

9. Voir en particulier J.-P. Albert, « Écritures domestiques » p. 37-94, D. Blanc, « Correspondances », p. 95-115, et A. Fine avec S. Labro & C. Lorquin, « Lettres de naissance », p. 117-147, in D. Fabre, ed., *ibid.*

10. Sur ce point, voir A. Fine, « Écritures féminines et rites de passage », *Communications*, 70, 2000, p. 121-142 (1^{re} version italienne in A. Iuso, ed., *Scritture di donne. Un sguardo europeo*, Arezzo, Protagon. Editori toscani, 1999).

AGNÈS FINE

Le journal intime

Une petite enquête menée par Jean-Pierre Albert en 1992 dans le milieu lycéen toulousain auprès des jeunes, de leurs parents et connaissances montrait un résultat surprenant : 80 % des filles et 27 % des garçons avaient tenu un journal ou le tenaient encore au moment de l'enquête¹¹. Pratique massive et surtout féminine, qui semble s'être accrue dans les trente dernières années si l'on se réfère aux réponses des mères et des sœurs aînées des lycéens interrogés. Ces résultats ont été corroborés par une enquête sociologique de grande ampleur sur l'écriture des adolescents, menée auprès d'un échantillon représentatif de 1 406 collégiens de l'académie de Rouen issus de milieux sociaux divers¹². La différence entre les garçons et les filles y est encore plus forte, et elle transcende les clivages sociaux et scolaires. La pratique féminine est presque aussi intense dans les collèges de banlieue que dans les collèges du centre-ville chez les filles (70,1 % pour 71,7 %) alors que celle des garçons se situe respectivement entre 7,8 % pour les premiers et 21,7 % pour les seconds (nous reviendrons sur cette différence). L'âge d'entrée en écriture de soi est précoce, généralement en CM1, l'âge modal est 10 ans, et, si elle est parfois déclenchée par un événement familial, séparation des parents, naissance d'un cadet, dans la majorité des cas, c'est le cadeau de l'objet lui-même qui provoque la prise d'écriture. Comme le remarque Jean-Pierre Albert¹³, le journal intime de la fillette semble donc aujourd'hui une véritable institution, comme le montre d'ailleurs l'objet lui-même qui fait partie des cadeaux privilégiés de cet âge avec les beaux papiers à lettres (56 % des filles en possèdent contre 16 % des garçons d'après son enquête). Ces cadeaux sont à la fois expression et prescription d'une identité féminine juvénile fondée sur l'éducation d'une attention à soi, sur le développement d'une vie intérieure marquée par la « culture des sentiments¹⁴ » et par un sens esthétique intériorisé que l'on cherche par ailleurs à épanouir avec les cours de danse et de musique. Il s'agit de développer chez la jeune fille l'incorporation de valeurs artistiques ou, au minimum, de favoriser chez elle un certain maintien, une sorte de grâce et une disposition à ressentir. En principe, le journal intime n'a pas de destinataire mais le caractère confidentiel de l'écriture, affiché par le petit cadenas, qui fait partie

11. Son enquête repose sur des observations, des entretiens et un questionnaire rempli par plus d'une centaine de lycéens de Terminale du lycée Bellevue (milieu social plutôt aisé). Voir la présentation de ses résultats dans J.-P. Albert, « Écritures domestiques », in D. Fabre, ed., *Écritures ordinaires*, p. 78-79 ; Pour une réflexion plus générale sur écriture et identité, voir J.-P. Albert, « Être soi : écritures ordinaires de l'identité », in M. Chaudron & F. de Singly, eds, *Identité, lecture, écriture*, Paris, Éd. de la Bibliothèque publique d'information, 1993, p. 45-58.

12. M.-C. Penloup avec I. Brun, D. Fernandez & P. Plouchard, *L'écriture extrascolaire des collégiens. Des constats aux perspectives didactiques*, Paris, ESF, 1999.

13. Les lignes qui suivent présentent son analyse.

14. J'emprunte ici le titre de l'ouvrage de Dominique Pasquier, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.

de l'objet lui-même, affirme un secret de l'identité, clairement à destination des parents. Pour une adolescente, écrire son journal est une manière d'affirmer son altérité, la constitution de son moi. Mais ce moi se constitue souvent dans un échange privilégié avec un pair, une amie de cœur à qui certaines pages du journal sont révélées. Le journal intime est abandonné assez vite, tandis que se développent, hors du cadre domestique, à l'école, d'autres formes d'écriture.

Les cahiers d'amitié

Au Japon, les fillettes se livrent à une pratique, le *Kokan nikki*, étudiée par la sociologue Honda Masuko, dans un ouvrage paru en 1996¹⁵. Deux filles d'une même classe en fin d'école primaire décident d'échanger un cahier dans lequel elles écrivent à tour de rôle leurs secrets, ce qui implique l'engagement dans une amitié forte qui peut se poursuivre pendant plusieurs années. Le plaisir qu'elles éprouvent est en partie lié à l'aspect transgressif d'une écriture qui emprunte ses thèmes au registre humoristique des *manga* destinés aux garçons, les *manga* pour filles étant différents dans leurs thématiques. Les cahiers expriment le monde scolaire et familial des fillettes, leurs anxiétés d'adolescentes ; ils deviennent les témoins de leurs émois amoureux, mais aussi de l'affirmation tranchée de leurs goûts, en particulier pour les idoles du spectacle et de la chanson. Comme la plupart de ces écrits de l'adolescence, les scriptrices sont à la fois très préoccupées par le désir d'être comme tout le monde et par celui, contradictoire, de se trouver, de se définir. Cette pratique concerne également, en France, des adolescentes plus âgées, comme le révèle l'enquête menée par Dominique Blanc¹⁶ auprès de lycéennes toulousaines de classe de première de section G, des élèves au capital culturel plutôt faible. Deux camarades de classe se choisissent pour écrire chacune un cahier qu'elles s'offriront en cadeau quand il sera fini. Ce sont des cahiers chatoyants, illustrés avec des feutres de toutes les couleurs, faits de découpages et de collages de photos publicitaires, en particulier de stars masculines du cinéma et de la chanson, de dessins et d'écritures. La scriptrice se livre à une présentation d'elle-même en révélant ses états de cœur, le vif du sujet étant bien sûr les rêveries amoureuses des deux adolescentes. Des prénoms de garçons de la classe figurent au-dessous des collages des photos de stars ; il est question de l'amoureux de l'une, de l'amoureux de l'autre, ces derniers ignorant la plupart du temps qu'ils sont objets d'amour et de rupture. Comme l'écrit joliment Dominique Blanc, il s'agit d'« amours de papier entre deux amies de plume¹⁷ ». Le

15. Béatrice Maréchal fait la présentation de cet ouvrage de Honda Masuko, *Kokan nikki* (Tokyo, Iwanami shoten, 1996), dans « Du côté des jeunes Japonaises », *La faute à Rousseau*, 35, *Le journal personnel*, 2004, p. 39-40.

16. Je présente ici son analyse, cf. D. Blanc, « Correspondances. La raison graphique de quelques lycéennes », in D. Fabre, ed., *Écritures ordinaires*, p. 95-115.

17. *Ibid.*, p. 96.

AGNÈS FINE

cahier s'adresse temporairement à celle qui l'écrit mais aussi à celle à qui il sera offert, la scriptrice lui prêtant sa plume pour exprimer ce qu'elle croit être ses sentiments : déclaration d'amour ou poèmes à l'adresse de l'amoureux de l'autre. D'où une ambiguïté constante du sujet de l'énonciation, ambiguïté renforcée par les termes d'adresse sentimentaux que l'une donne à l'autre. Écrire un « mon amour » enflammé à sa camarade de classe, n'est-ce pas jouer avec humour sur le langage amoureux et sur l'identité de son destinataire ? Dominique Blanc analyse les conditions concrètes de l'écriture féminine à cet âge, en particulier les correspondances recherchées entre les couleurs des feutres, leur odeur enivrante, celle de la colle, la musique, bref un jeu sur les sens et les émois, comme si l'écriture des sentiments devait solliciter tout le corps et tous les sens.

À l'écriture solitaire de ces cahiers d'amitié à destinataire unique s'ajoute chez les lycéennes une autre forme d'écriture, à destination plus collective, celle des cahiers de poèmes, des classeurs de stars du cinéma et de la chanson.

Les cahiers de poèmes

Yoanna Rubio a observé pendant une année un groupe d'adolescentes, âgées de 12 à 15 ans, d'une cité gitane près de Carcassonne, dont elle a consulté les écrits, en particulier les « cahiers de poèmes »¹⁸. Ici, ces cahiers ne sont pas seulement destinés au groupe des filles comme on peut l'observer ailleurs, ils sont écrits collectivement. Pour les composer, les filles (toutes cousines germaines) se réunissent pendant les vacances, le soir, dans un coin calme de leur cité. L'une lance une rime, l'autre écrit, ce qui bien entendu relate une histoire amoureuse. Car il ne peut exister d'autre écriture personnelle que celle du « sentimental », selon leur expression consacrée. Les cahiers ressemblent beaucoup aux cahiers d'amitiés décrits précédemment, mêlant amours réelles et amours fictives, poèmes, photos, déclarations. Cette écriture collective n'exclut pas l'écriture individuelle pratiquée le soir, comme un rituel, en ménageant de manière romantique des moments d'inspiration favorisée par une musique choisie en fonction de l'humeur, triste ou enjouée. Ces jeunes filles, comme les lycéennes, ont d'autres supports d'écriture : les agendas scolaires. Ils sont le lieu d'écritures variées qui expérimentent toutes les formes d'appartenance : familiale, mais aussi gitane, par confrontation aux *payos* (les non-gitans), ce dont témoigne par exemple l'emploi de la langue d'origine catalane.

Ce qui est frappant ici, c'est la conscience claire que ces adolescentes ont de l'enjeu de leurs écritures. Que disent-elles ? Toutes ont commencé à écrire en entrant au collège, d'abord parce qu'au collège, ce type d'écriture est fortement

18. Je présente ici l'analyse de Yoanna Rubio, « *Testimy* ». *Les pratiques d'écriture des jeunes filles gitanes de Berriac (Aude)*, mémoire de DEA d'anthropologie sociale, Toulouse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2003, ms.

institutionnalisé chez les filles. « Écrire, ça me fait sentir plus fille », déclare Céline, qui, parce qu'elle était la plus jeune du groupe, s'est contentée dans un premier temps de recopier les poèmes composés par la plus âgée et la plus autorisée de ses cousines. « Avant j'étais plus garçon, ajoute-t-elle, alors qu'écrire, c'est un truc de fille. Avant tu me disais : écris un poème, je t'aurais dit, va voir quel-qu'un d'autre. Pour moi les poèmes, c'était nul. Moi avant, c'était le foot, le foot, le foot !... j'ai écrit, j'ai commencé à écrire des poèmes quand j'ai commencé à jouer avec les filles. » Plus précisément, l'entrée en collège est associée à un véritable passage : « En sixième, on devient grand, on prend une personnalité », dit l'une. « On a changé, c'est plus pareil qu'en primaire, on a grandi », dit l'autre. Une autre est encore plus explicite et toutes l'approuvent : « On entre au collège et on a ses premières règles et tout. » L'entrée au collège, les premières règles, l'écriture du sentimental, ces trois moments sont associés pour signifier l'accès à un nouveau statut féminin. Pour ce groupe de filles gitanes, l'écriture s'arrête avec l'école, à 15 ans et 3 mois, âge légal au mariage, ce dernier marquant la fin et le couronnement de l'apprentissage de leur sexe. Elles se marient en effet très tôt et cessent dès lors toute écriture en décrétant qu'elles sont « illettrées ».

Les classeurs de stars de la chanson

Ce temps du collège est précédé aujourd'hui d'une initiation aux « poèmes », au sentimental et aux rimes par le biais de

la chanson. Dans le même temps où les petites filles commencent à écrire leur journal intime et/ou un cahier d'amitié, elles se livrent le plus souvent à une autre passion, celle de la tenue de classeurs des stars de la chanson. Catherine Monnot a observé pendant deux ans des écolières de CM2, âgées de 9 à 11 ans, vivant dans une petite commune littorale du Languedoc-Roussillon. Il lui a été possible d'assister, dans le monde scolaire et extrascolaire, à leurs échanges, leurs jeux et leurs conversations, mais aussi de les entendre parler d'elles, de leurs goûts et de leurs pratiques. La chanson est au cœur de leur sociabilité et de leur culture de groupe¹⁹. Lorsqu'on est une fille de 10 ans, il convient de connaître les jeunes chanteuses actuelles, de regarder assidûment les émissions de télé-réalité les mettant en scène, de chanter et de danser lors des soirées entre copines, de compiler des photos et des articles dans des « classeurs de stars » que l'on se montrera à la récréation, ou encore d'afficher leurs posters sur les murs de sa chambre. L'écriture individuelle y est très limitée : elle se borne à l'inscription du nom de sa propriétaire, à quelques mots disséminés çà et là pour souligner sa préférence pour tel chanteur ou telle chanson. Il s'agit là d'une forme d'expression de soi qui passe

19. Je présente ici un résumé des analyses de Catherine Monnot, *Les « petites filles » d'aujourd'hui et la chanson*, mémoire de DEA d'anthropologie sociale, Toulouse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2004, ms, et Id., « Les filles et la chanson "pop". Entre industrie et identités », in G. Brougère, ed., *La ronde des jeux et des jouets. Harry, Pokemon, Superman et les autres*, Paris, Autrement (« Mutations »), 2008, p. 92-106.

AGNÈS FINE

surtout par la lecture, le découpage et le collage de photos de stars et de paroles de chansons, bref une écriture « empruntée », selon les termes de Dominique Blanc, dont les destinataires sont le groupe des filles de la classe. C'est un passage obligé, une règle tacite pour espérer s'intégrer dans un groupe de pairs et y trouver sa place, en affirmant son adhésion à la culture dominante. L'une des petites filles, longtemps isolée, confie avoir été obligée d'en fabriquer un pour être acceptée par les autres. En accédant au plus près des stars féminines de la chanson, les fillettes se projettent et s'imaginent bientôt femmes. Lorie, Jenifer, Britney Spears ou encore Christina Aguilera leur envoient un double message des plus ambigus. D'une part, elles véhiculent des discours souvent positifs sur les femmes en donnant l'image de jeunes filles et de jeunes femmes fortes, utilisant leur voix et leur corps pour affirmer leur liberté d'expression et signifier leur indépendance face au monde moderne. Mais cette voix et ce corps sont en même temps stéréotypés selon un modèle de femme dont le corps est exposé, voire même manipulé à des fins économiques. Au travers de ce mode d'expression, les « petites filles » apprennent également à connaître le monde masculin et font l'expérience des premiers échanges avec lui. Qu'il s'agisse des stars masculines de la chanson, du petit ami de telle ou telle chanteuse, des protagonistes masculins de certaines chansons ou encore des garçons de la classe ou du cours de hip-hop, le monde des hommes intègre progressivement leurs préoccupations. Grâce à l'univers de la chanson, les filles font leur éducation sentimentale, appréhendant la complexité de la vie amoureuse et de la vie de couple. Elles font peu à peu l'apprentissage de la séduction et de la sexualité, où le corps raconté et mis en scène devient un objet fortement sexué. Coïncées entre deux âges, deux statuts, deux identités, ces « petites filles », qui ne se considèrent déjà plus comme telles, apprennent donc à grandir et se construisent grâce à la chanson et à son univers visuel.

Christine Detrez observe la poursuite, au collège, de cette pratique féminine inaugurée à l'école primaire²⁰. Les filles se livrent à la même activité : confections de dossiers, de classeurs et de *books* sur les stars préférées, magazines découpés, photos et articles rassemblés par rubriques dans des cahiers, des classeurs ou des pochettes, mais la place de l'écriture personnelle y est plus importante. Elles arrêtent cette activité vers l'âge de 13 ou 14 ans pour se tourner vers un nouveau support, Internet, et développer leur passion, les adaptations télévisuelles et musicales de romans classiques (*Les Misérables*, *Le comte de Monte-Cristo*, *Nadia Coupeau dite Nana*), et les comédies musicales (*Roméo et Juliette*, *Notre Dame de Paris*). Elles visitent alors les sites de stars ou ceux des spectacles musicaux, recherchent des informations, les paroles des chansons ou même les scripts inédits des épisodes à venir. Certains de ces sites (par exemple *Roméo et Juliette*) mettent en

20. C. Detrez, « Vues à la télé : Cosette, Nana, Juliette et les autres... », *Réseaux*, 117, *Les nouvelles formes de la consécration culturelle*, 2003, p. 133-152.

ligne les poèmes écrits et envoyés par les jeunes visiteurs. Parfois, elles créent leurs propres sites. Autre manière de s'affirmer dans un sexe et dans sa classe d'âge.

L'appropriation personnelle des sentiments ressentis par les personnages comme par les stars qui les incarnent se fait dans une confrontation constante au groupe de la classe, en particulier aux compagnes, dans un rapport ambigu aux garçons amenés à se situer en tant que garçons vis-à-vis du groupe des filles. Chez les lycéennes toulousaines, le cahier de textes des filles, détourné avec jubilation de sa fonction scolaire, révèle ces rapports entre les sexes. Les pages des semaines passées sont recouvertes de collages divers, poèmes, photos de stars, chansons, histoires drôles, aphorismes dont le thème général est toujours l'amitié et l'amour. Le cahier est l'occasion pour les adolescentes d'inscrire un dessin ou une sorte de logo qui leur est propre, apposé aussi dans d'autres lieux, une véritable signature reconnue par tous les copains. Le jeu consiste à le faire circuler parmi les amies privilégiées, chacune y allant de sa note personnelle sur les membres du groupe, de sorte que le cahier devient un véritable journal de classe. Les garçons parviennent parfois à le confisquer pour y inscrire, eux aussi, leur marque personnelle et quelques obscénités²¹.

La correspondance avec l'inconnu

Hors de l'école, les filles trouvent d'autres destinataires auxquels elles adressent leurs écritures. Elles forment le gros des correspondances aux animatrices de télévision ou aux journalistes des magazines. Anna Iuso a analysé un corpus de près de trois cents lettres envoyées au printemps 1991 à la présentatrice d'un feuilleton télévisé diffusé quotidiennement en Italie²². Il s'agit d'une de ces sagas familiales, pleines de sentiments, d'amours, de conflits, de ruptures et de haine, suivies avec passion par des millions de téléspectateurs. À la fin de l'émission, le moment du courrier, pendant lequel la présentatrice répondait à ceux qui lui avaient écrit, était un moment très attendu. Chacun, chacune surtout, guettait l'appel de son nom et les réponses à ses questions concernant, par exemple, la demande d'adresse de son acteur préféré, la révélation de son hobby, etc. Alors que l'émission attirait autant de spectateurs que de spectatrices parmi les lycéens, les filles étaient très majoritairement les auteurs des lettres (sur 287 lettres, seulement 18 de garçons). Celles des jeunes adolescentes (entre 8 et 14 ans) ont un contenu très limité (présentation de soi stéréotypée et demande de photographie autographiée) tandis que celles des filles plus âgées

21. D. Blanc, « Correspondances... ».

22. Je me réfère aux analyses d'Anna Iuso, *La correspondance avec l'inconnu. L'écriture « inédite » des femmes qui s'adressent à la télévision*, mémoire de DEA d'anthropologie sociale, Toulouse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1993, ms. Sur un thème un peu semblable, voir S. Rui, « La foule sentimentale. Récits amoureux, média et réflexivité », *Réseaux*, 70, 1995, p. 105-119; l'auteur étudie les lettres de jeunes gens adressées à l'émission de *Fun Radio* « Love in Fun », dans les années 1990, qui les faisait témoigner sur leurs problèmes liés à l'amour et à la sexualité.

AGNÈS FINE

(entre 15 et 18 ans), sont plus personnalisées. Pour les plus jeunes, ce qui est important, c'est le fait même d'écrire, d'avoir accès à une pratique d'adulte, d'affirmer un moi social féminin sortant du monde clos de la famille, de l'école et du cours de danse. Pour les plus âgées, la correspondance est à la fois instrument de connaissance de soi et apprentissage des modalités spécifiques de l'art épistolaire, en particulier la manière d'établir un rapport qui relève de la négociation pour abolir la distance avec l'inconnu (déclaration de fidélité), ou encore la réitération de l'urgence de la demande et du droit à la réponse. Cette écriture apparaît comme un moyen privilégié d'expérimentation et de légitimation du langage amoureux. En outre, la présentatrice est posée comme la médiatrice d'une quête amoureuse qui, n'ayant pas encore d'objet défini, peut se fixer sur la figure idéale d'acteurs ou de chanteurs sur lesquels les filles peuvent projeter leur rêve. Comme l'écrit Anna Iuso, « ces amours utopiques par excellence ne peuvent exister que dans cette écriture utopique qu'est la correspondance²³ ».

De son côté, Dominique Pasquier²⁴ a analysé le volumineux courrier envoyé dans une très grande majorité par des adolescentes (90 % des cas) à la production du feuilleton télévisé *Hélène et les garçons*. Selon l'auteur, ce téléfilm est, dans la série « collège », celui qui est allé le plus loin dans l'exploration du thème de l'amour, la principale question posée étant celle du maintien du couple. Elle montre l'écho extraordinaire que cette question suscite chez les adolescentes et dont témoignent leurs écrits aussi abondants que passionnés. Ici aussi, la relation épistolaire ne passe pas seulement par des mots : les lettres sont écrites en plusieurs couleurs et sont accompagnées de dessins, de déclarations d'amour dans les marges, de collages de toutes sortes. Il se joue là un véritable apprentissage de la vie sentimentale, comme elle le démontre en particulier dans son beau chapitre sur « l'art d'aimer ».

Journal intime, cahiers d'amitié et classeurs de stars, correspondances avec l'inconnu : ces écritures sont différentes. La première est plus secrète et tournée sur l'attention à soi ; la deuxième plus ludique, joue sur la complicité d'une ou plusieurs compagnes dans le cadre scolaire ; la troisième, ludique aussi, joue sur la distance avec le destinataire. Mais les trois sont des écritures de l'attente, le lieu d'expression des rêveries amoureuses, des amours de papiers ou d'images, où les mots permettent un jeu constant entre présence et distance de l'objet d'amour. Les stars se situent à la distance maximale, les garçons de la classe avec lesquels s'échangent des regards, des mots, parfois des baisers, sont réduits le plus souvent à des prénoms sur un papier. Mais la présence qui déchaîne les passions les plus vives est plutôt, celle, si proche, de l'amie de cœur. Amies de cœur, amies de papier, amies lointaines (telle la présentatrice de *Beautiful* à laquelle ses jeunes correspondantes s'identifient et qu'elles gratifient de leurs éloges, tout autant que

23. A. Iuso, *La correspondance avec l'inconnu...*, p. 67.

24. D. Pasquier, *La culture des sentiments...*

les acteurs dont elles demandent les autographes), le jeu sur la présence de l'objet d'amour se double, on le voit, d'un jeu sur le sexe de la personne aimée²⁵.

Ces diverses écritures sont l'expression d'un « moi des demoiselles²⁶ » tout entier occupé à attendre, rêver et ressentir les émois de la rencontre fatidique avec l'homme de leur vie. Elles ne prennent fin qu'avec la rencontre de l'amoureux réel. Le journal intime est abandonné, le plus souvent détruit, brûlé, « parce qu'il devient le témoin gênant d'un état jugé périmé ou voulu tel. Son élimination matérielle devient alors une manière symbolique de marquer les étapes franchies²⁷ ». Les classeurs de stars disparaissent vers 12 ans et les cahiers d'amitié se terminent avec l'école. Après 18 ans, la correspondance avec l'inconnu est bien terminée ! De sorte que l'écriture nouvelle, celle de la correspondance amoureuse, est vécue dans une discontinuité assumée avec toutes celles qui l'ont précédée. Elles inaugurent un temps hautement valorisé, celui du couple, prélude au mariage et à la maternité. Nous ignorons cependant, faute d'enquête récente, si la pratique de la correspondance amoureuse écrite se maintient à l'heure des mails et des SMS. Jusqu'au bouleversement actuel des moyens de communication, les lettres d'amour étaient conservées précieusement, ainsi que les faire-part de mariage, dont le contenu et la forme sont de plus en plus souvent pensés et confectionnés par les femmes avec les nouvelles possibilités de l'informatique²⁸. Les premières sont rangées dans un lieu intime de la maison, tandis que le second est exposé aux regards, encadré et suspendu au mur, ou encore accolé à la page de garde de l'album de mariage, premier de la série des albums familiaux que les femmes vont désormais confectionner au moment de la naissance de leurs enfants.

L'écriture des mères

Depuis quelques dizaines d'années²⁹, la naissance d'un enfant suscite en effet une importante pratique d'écriture « encadrée », avec la vogue actuelle des albums de naissance ou, de manière beaucoup plus libre, la prolifération d'écrits sur d'autres supports : agendas, carnets ou cahiers. Les albums de naissance, aux formes très variées selon les éditeurs, sont diffusés à plusieurs milliers d'exemplaires dans la plupart des pays occidentaux et connaissent un vrai succès. Il s'agit

25. La teneur homosexuelle des amitiés passionnelles adolescentes est un topos littéraire ancien qui semble s'actualiser dans ce type d'écriture.

26. J'emprunte le titre du beau livre de Philippe Lejeune sur l'histoire des journaux intimes des jeunes filles au XIX^e siècle, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Seuil, 1993.

27. J.-P. Albert, « Écritures domestiques », p. 82. Il constate que 67 % des journaux d'adolescence signalés par les femmes adultes ont subi une destruction volontaire.

28. Sur l'analyse de cette écriture féminine des faire-part de mariage, voir S. Do Van, *Faire paraître. Ethnographie de la publication domestique du faire part de mariage à Bordeaux*, mémoire de DEA d'anthropologie sociale, Toulouse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1998, ms.

29. Cette analyse est développée dans A. Fine, S. Labro & C. Lorquin, « Lettres de naissance », in D. Fabre, ed., *Écritures ordinaires*, p. 116-147.

AGNÈS FINE

à la fois d'albums de photos, de carnets de santé et d'autobiographies : en effet le bébé est souvent le sujet de l'énonciation, ce qui crée la fiction d'une « autobiographie de bébé ». Or, ils sont remplis presque exclusivement par des mères qui disent vouloir « faire des souvenirs à leur enfant ». C'est ainsi qu'elles racontent les trois premières années de l'existence de leur bébé, en y consacrant avec plaisir beaucoup de temps et d'énergie, aussi bien dans la sélection des photos que dans la rédaction des légendes suscitées par les cadres vides prévus par les éditeurs et qui, la plupart du temps, s'attachent aux premières fois de l'enfant.

L'écriture des mères est la seule qu'elles s'autorisent au moment de la naissance de leurs enfants, car elles estiment qu'elles ont passé l'âge d'écrire leur journal intime, écriture associée aux rêveries amoureuses de l'adolescence. Ni journal intime, ni autobiographie de bilan, ni correspondance amicale, tout se passe comme si l'écriture de la naissance était la seule forme d'écriture de soi autorisée à l'âge de la maternité. Il s'agit d'une écriture de mère, pas seulement parce que les mères en sont quasiment exclusivement les auteurs, mais aussi parce que ces écrits ne livrent rien d'intime sur la mère en tant qu'individu. Il n'existe pas d'« albums de Maman » qui solliciteraient l'expression de soi sur la grossesse et l'accouchement. C'est donc une écriture exclusivement réductible à un discours sur l'enfant, comme si mère et enfant formaient un couple indifférencié, impression renforcée par l'ambiguïté du sujet de l'énonciation. Mais on constate – et elles le constatent elles-mêmes avec culpabilité – qu'elles sont beaucoup plus nombreuses à remplir l'album de leur premier enfant que celui de leurs cadets. Ces écrits apparaissent donc comme ceux de la première maternité qui, non seulement, représente une expérience personnelle, nouvelle, bouleversante, dont tous les albums témoignent, mais institue pour les femmes, aujourd'hui comme hier, plus encore que le mariage, le véritable passage d'un statut social à un autre³⁰.

L'analyse des formes actuelles des écritures ordinaires des femmes confirme donc la force des modèles identitaires anciens, mis en évidence pour les sociétés paysannes par Yvonne Verdier, longtemps fondés sur les différents « états de femmes », faits de temps successifs et discontinus – celui de la jeune fille, de l'épouse, de la mère – associés chacun à une écriture particulière exprimant des subjectivités différentes. Déplacer ou inverser les temps de la vie, faire l'amoureuse au temps de la maternité et, pire encore, au temps de la ménopause, c'est d'ailleurs, dans l'étiologie populaire, manifester une forme de folie proprement féminine³¹. Cette représentation fut partagée pendant longtemps par tout un

30. On assiste aujourd'hui à l'émergence d'une écriture de grand-mère avec l'apparition d'écrits libres et d'écrits encadrés sous la forme d'album spécifiques, fondés sur la fonction pédagogique assignée à cet âge : apprendre aux petits enfants le temps et l'histoire, et créer l'occasion d'intensifier les échanges entre grands-mères et petits-enfants. À noter qu'il n'existe pas d'album de grand-père.

31. G. Charuty, « Le mal d'amour », *L'Homme*, 103, 1987, p. 43-72.

courant de médecins spécialistes des maladies des femmes (qui la formulent jusqu'à la fin du XIX^e siècle dans le langage et avec les outils conceptuels de leur discipline) et, plus tard, par les premiers psychologues. Il est piquant de lire encore en 1949 sous la plume d'Hélène Deutsch qu'il n'est pas rare qu'à la ménopause, la femme retrouve une excitation sexuelle comme au temps de la puberté et qu'elle « se mette à écrire des carnets intimes, s'enthousiasme pour des idées abstraites, délaisse son foyer pour les mêmes raisons que durant son adolescence³² ». Écrire des carnets intimes, on le voit, est une pratique associée à un temps de la vie, qui, si elle se déplace durant l'âge mûr, est le signe d'une perturbation psychologique. Il n'est évidemment pas question ici des diaristes de toute la vie soit 8 % des Français (10 % des femmes, 6 % des hommes d'après le ministère de la Culture) qui, ayant peut-être commencé à écrire au temps de l'adolescence, n'ont jamais délaissé l'écriture de leur journal personnel devenue une forme d'expression de soi indispensable à leur existence³³. Les écritures ordinaires que nous avons analysées sont pratiquées de manière plus intense et surtout abandonnées de manière très consciente comme des formes « périmees » lorsque l'âge est passé. Notons cependant que, si ces écritures confirment la force des modèles anciens, elles révèlent aussi à leur façon les changements contemporains relatifs à la sexualité, au mariage et au célibat. Nous ne développerons pas ce point présenté ailleurs³⁴ mais on peut signaler la fréquence de l'écriture de soi chez les femmes qui vivent en solo, selon l'expression utilisée par Jean-Claude Kaufmann³⁵ pour désigner les femmes célibataires, divorcées ou veuves, à l'âge de la maturité. En 1994, plus du quart des femmes de 21 à 44 ans déclaraient ne pas vivre en couple : or leur solitude est une question qui les taraude, particulièrement propice à la réflexivité et aux écritures de soi.

*

Si l'on revient à notre question de départ, celle de l'identification des formes « invisibles » de la production des identités sexuées dans les sociétés occidentales contemporaines, la présentation de ces recherches sur les écritures féminines permet de formuler plusieurs remarques qui, loin de prétendre conclure, ont au contraire pour ambition d'ouvrir des pistes de recherches pluridisciplinaires.

32. H. Deutsch, *La psychologie des femmes. Étude psychanalytique*, II, *Maternité*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 391-409 (1^{re} éd. New York, 1949).

33. À l'initiative de Philippe Lejeune, les diaristes se sont regroupés dans une association, l'APA (association pour l'autobiographie), qui organise de nombreuses activités de débats et d'archivages, et qui publie une revue, *La Faute à Rousseau*. Citons quelques lignes de l'éditorial d'un des derniers numéros portant sur le journal : « On tient un journal pour apprivoiser le temps et la solitude. Pour gérer le cours ordinaire de sa vie sans importuner autrui. Est-ce narcissique ? Pas plus que de faire du jogging, etc. C'est une manière de s'entretenir, dans tous les sens du mot : parler avec soi, se maintenir en forme » (*La faute à Rousseau*, 35, *Le journal personnel*, 2004, p. 25).

34. Voir A. Fine, « Écritures féminines et rites de passage », p. 135-138.

35. J.-C. Kaufmann, *La femme seule et le prince charmant. Enquête sur la vie en solo*, Paris, Nathan, 1999.

AGNÈS FINE

1. La première concerne l'analyse de ces écritures comme des sortes de rites de passage. En effet, elles visent moins à produire de la singularité qu'une définition de soi fondée sur la ressemblance et l'appartenance collective. En cela, elles correspondent au premier régime de l'identité que Paul Ricœur dénomme « l'identité *idem*³⁶ ». Je reprends ici l'analyse proposée par Daniel Fabre à propos des écrits de soi dans le monde occidental³⁷. Il oppose en effet les écritures du moi-monde, qui se fondent sur l'affirmation d'une identité pensée comme représentative d'un monde social ou historique, aux écritures dont l'objectif est une activité de connaissance et d'expression de l'individualité. Les écritures des filles, on l'a vu, contribuent d'abord à fonder une appartenance de sexe, d'âge et de statut. Elles « inventorient des manières de se conduire, de parler, de s'habiller, de consommer et de ressentir qui participent à la fois d'un univers concret (le groupe des proches du même âge) et imaginaire (les personnages de la culture de masse) [...] Le tout dessinant avec une précision méticuleuse le cercle de l'élection qui se trouve coïncider avec celui d'une conformité que l'on produit chaque jour en nourrissant l'illusion de l'originalité et de l'authenticité [...] À la fois encouragé et frappé de défiance, le journal intime est, simultanément, un instrument de distinction et d'agrégation, ce qui permet de rendre compte de ses limites dans l'espace et le temps d'une vie et l'assimile très fortement à l'action rituelle, collective par définition³⁸ ». Action rituelle marquée par la manière très particulière dont on s'en sépare, on l'a vu. Action collective dont les formes sont étroitement liées aux âges ou, pour être plus précise, aux classes de l'institution scolaire, car ces dernières marquent plus nettement encore le passage d'un âge à l'autre. Il semble que les filles abandonnent la tenue du journal intime et les classeurs de stars entre la classe de 4^e et la classe de 3^e. Il faut souhaiter que les futures enquêtes ethnographiques précisent mieux ces passages, ainsi que l'articulation entre classes sociales et groupes d'âges. Sans doute faudrait-il aussi être plus attentif aux émotions physiques et psychiques intenses qui accompagnent ces pratiques associées souvent à la musique et la danse.

2. De même que les lieux de production du féminin et du masculin varient dans l'espace des différentes sociétés, ils changent au cours de l'histoire. Ce qui interdit d'imputer les pratiques sexuées à une quelconque « nature » ou à une psychologie qui seraient propres à chaque sexe. Le journal intime, par exemple, a une histoire que Philippe Lejeune a retracée dans une enquête passionnante³⁹. On le voit apparaître dans le monde aristocratique dès la fin du XVIII^e siècle⁴⁰ et

36. P. Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

37. D. Fabre, « Vivre, écrire, archiver », *Sociétés et Représentations*, 13, 2002, p. 19-42.

38. *Ibid.*, p. 25.

39. P. Lejeune, *Le Moi des demoiselles...*

40. Catherine Viollet fait actuellement l'inventaire d'une centaine de textes archivés à Moscou et à St Pétersbourg qui se révèlent être des journaux écrits en français par des femmes de la haute aristocratie russe à la fin du XVIII^e et

s'imposer chez les filles de milieux nobles et bourgeois surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Souvent organisé autour de la première communion, grande épreuve d'initiation à la fois spirituelle et sociale pour les filles de cette classe sociale, il est l'intériorisation d'une technique d'éducation avant d'être une pratique d'autocontrôle. Le journal intime est, en effet, d'abord commandé par l'institution, par la mère, l'école, l'institutrice et se tient d'ailleurs sur le même type de matériel scolaire. Il est censé contribuer d'une part à l'éducation morale de la jeune fille (pratique de l'examen de conscience), d'autre part à son apprentissage de l'écriture (exercice de rédaction). Ce protocole pédagogique aurait servi de base au développement des deux sortes de journaux retrouvés : le journal spirituel et le journal profane. On apprend à l'enfant à améliorer son âme mais aussi à regarder autour de lui. Philippe Lejeune établit un lien entre l'expansion du diarisme et le développement de l'enseignement secondaire féminin, la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans ayant probablement accéléré le mouvement. La pratique se serait ainsi répandue dans toutes les classes sociales pour être devenue aujourd'hui l'institution évoquée plus haut. Reste pourtant une question non résolue par l'enquête qui pourrait exciter la curiosité des historiens : pourquoi cette pratique pédagogique s'est-elle adressée aux filles et non pas à leurs frères ?

3. Comme le soulignait George Herbert Mead dès les années 1930, analyse reprise et enrichie par toute une tradition sociologique⁴¹, on voit que l'identité sociale, et tout d'abord l'identité sexuée, est produite dans et par l'interaction avec les autres, dans des pratiques concrètes ; les autres de même sexe, mais aussi ceux de l'autre sexe, dans une relation d'interdépendance hiérarchisée. Qu'en est-il par exemple du rapport des garçons à l'écriture de soi ? Face aux écritures domestiques dominées par les femmes, les garçons de la famille développeraient

dans la première moitié du XIX^e siècle. Cet ensemble témoignerait d'une pratique extrêmement répandue : on offre parfois aux jeunes filles un carnet relié à cet effet qu'elles appellent « livre » ; on les encourage à tenir leur journal comme le fait d'ailleurs leur entourage féminin (il existe parfois d'impressionnantes « constellations familiales » de journaux synchrones : mères, filles, sœurs, cousines, tantes) quitte à en partager la lecture en famille ou entre amies ; à l'occasion, on en contrôle d'ailleurs la rédaction. Souvent, le journal personnel plus ou moins intime se transforme en journal de voyage : ces jeunes filles voyagent beaucoup en Europe et pour des périodes prolongées, d'où la difficulté de distinguer les deux types de journaux. D'autres journaux se présentent comme une véritable correspondance différée, parfois doublée d'une correspondance effective, lorsque la diariste souhaite communiquer à ses proches dans les moindres détails sa vie quotidienne et les pensées qui l'occupent. Ces journaux sont ensuite envoyés par la poste à leurs destinataires, ou soigneusement gardés en réserve dans le cas des fiancés, avec lesquels il est interdit de correspondre. On trouve aussi des journaux « chroniques familiales », proches dans leur conception des anciens livres de raison. D'autres plus atypiques : carnets de bal qui se transforment en véritable journal, d'une ironie parfois mordante ; journaux relatant les faits et gestes des jeunes enfants, rédigés par leur mère en vue de les transmettre à la future épouse ; récits d'agonie des membres d'une même famille (C. Viollet, « Du côté des demoiselles russes », *La faute à Rousseau*, 35, *Le journal personnel*, p. 30-31).

41. G. H. Mead, *Le soi, l'esprit et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 1963 (1^{re} éd. Chicago, 1934) ; voir aussi sur les questions d'identité, P. Berger & T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, A. Colin, 1996 (1^{re} éd. New York, 1966) ; C. Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, A. Colin, 2000 (1^{re} éd. Paris, 1991). Voir aussi R. Brubaker, « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85.

AGNÈS FINE

une « identification négative », selon l'expression du sociologue Bernard Lahire⁴² : ne pas faire comme ma mère ou comme ma sœur puisque je suis un garçon. Dans la mesure où l'écrit domestique est identifié comme une activité féminine, les garçons, surtout dans les classes populaires, construiraient leur personnalité à travers la résistance – plus ou moins marquée socialement – à l'écrit, résistance justifiée par leur incompétence : ils disent qu'ils « écrivent mal », qu'ils sont dotés d'une « vilaine écriture ». L'auteur voit là une des raisons des difficultés scolaires des garçons des classes populaires. Cette analyse, qui ouvre des perspectives nouvelles pour les sociologues de l'éducation, surestime, me semble-t-il, les effets de la socialisation familiale, au détriment de celle du groupe des pairs. En effet, l'enquête déjà évoquée sur les activités d'écriture dans différents collèges de l'Académie de Caen révèle un fait significatif. À la question : « Avez-vous déjà tenu un journal intime ? », 25 % des garçons de 6^e répondent affirmativement, mais ils ne sont plus que 7 % lorsqu'ils sont en classe de 3^e, alors qu'on devrait évidemment retrouver *grosso modo* le même résultat. C'est donc qu'à cet âge (14 ou 15 ans), il devient intenable pour un garçon d'avouer une pratique qu'on déclare sans état d'âme en 6^e. Au delà, cette enquête reflète aussi le discours sur les pratiques : ici un mensonge révélateur des représentations masculines adolescentes qui les conduit à dénier une pratique trop marquée du côté du féminin, et cela d'autant plus qu'ils grandissent et qu'ils appartiennent à un milieu populaire⁴³. L'enquête par questionnaire de Dominique Pasquier⁴⁴, menée auprès de 700 collégiens et lycées scolarisés dans la région parisienne sur les séries télévisées françaises, fournit des résultats qui vont dans le même sens. Il était demandé aux jeunes quelles étaient les séries qu'ils connaissaient, regardaient et préféraient. Comme le précise l'auteur, le questionnaire ayant été distribué par l'intermédiaire d'enseignants dans le cadre scolaire, la présence d'adultes et la dynamique de groupe ont certainement renforcé les appartenances communautaires, mais c'est précisément cette déclaration sociale des choix qui était au cœur du dispositif d'enquête. Il ne s'agissait pas de savoir qui regardait *Hélène et les garçons* mais qui *pouvait dire* regarder la série. L'enquête montre tout d'abord un clivage de l'âge. La série étant adorée par les enfants du primaire, il est très difficile d'avouer qu'on l'apprécie quand on est collégien. Mais le clivage par sexe est bien plus fort. Une série centrée sur l'amour est classée comme féminine et il est risqué pour un garçon d'avouer l'apprécier. L'observation des réactions de chacun pendant sa diffusion au sein de l'espace domestique révèle pourtant que, pour les petits garçons, la série serait assez agréable à regarder s'il n'y avait pas de témoins et s'ils

42. B. Lahire, « La division sexuelle du travail d'écriture domestique », *Ethnologie française*, XXIII (4), 1993, p. 504-516 ; voir aussi Id., « Masculin, féminin. L'écriture domestique », in D. Fabre, ed., *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éd. de la MSH (« Ethnologie de la France »), 1997, p. 145-161.

43. M.-C. Penloup et al., *L'écriture extrascolaire des collégiens...*, p. 55.

44. D. Pasquier, *La culture des sentiments...*, p. 180-189.

pouvaient ensuite se garder de dire qu'ils l'avaient vue. Dès le primaire, si l'on se réfère aux rédactions des enfants d'une classe de CM 1/CM 2 auxquels une institutrice avait demandé de s'exprimer sur la série, le contraste entre les sexes est saisissant. Les « positions systématiquement critiques des garçons puisent toutes au même fonds argumentatif : *Hélène et les garçons* est une série qui traite de l'amour, c'est donc une série pour les filles » et donc, en tant que garçons, ils s'en distancient parfois avec le plus grand mépris (« c'est de la crotte puisque c'est pour les filles », CM 1). Interrogés par ailleurs sur leurs personnages préférés dans diverses séries, collégiens et lycéens ont des réponses très différentes selon leur sexe. Les garçons mettent en place tout un ensemble de défenses pour minimiser les liens émotionnels qu'ils pourraient entretenir avec un personnage de fiction alors que les filles reconnaissent éprouver des émotions amoureuses en voyant leurs personnages et en suivant leurs aventures⁴⁵.

On le voit, masculin et féminin ne sont pas affectés de la même valeur. Les filles qui s'aventurent sur le terrain des garçons ne sont pas aussi sévèrement renvoyées à leur statut sexué que les garçons qui développent des activités féminines. La virilité se construit dans une mise à l'écart délibérée du féminin, et cela d'autant plus qu'on appartient aux classes populaires. Il est plus difficile pour un garçon de s'investir dans la danse classique, par exemple, que pour une fille de devenir une athlète de haut niveau, parce que le garçon doit se confronter aux sarcasmes de ses pairs qui développent, surtout en groupe, une culture du mépris des femmes et du féminin, alors que l'inverse n'est pas vrai. La hiérarchie entre les sexes, on le voit, surdétermine les pratiques, et garçons et filles, dès leur plus jeune âge, sont amenés à composer avec elle.

4. Il était logique que l'institution scolaire qui regroupe les jeunes des deux sexes à l'âge de la puberté tînt une place déterminante dans la production des sexes de nos sociétés. Daniel Fabre et Yvonne Verdier ont montré comment, dès la fin du XVIII^e siècle, l'école a incorporé les apprentissages traditionnels masculins et féminins dans celui de la lecture et de l'écriture : les abécédaires pour apprendre à lire fourmillent d'oiseaux, tandis que lettres et chiffres pour apprendre à lire et à compter sont brodés sur leur marquette par les jeunes filles placées sous la houlette de leur institutrice, l'année du certificat d'études. Lecture et écriture, ces deux modes de communication, ont fait en Europe l'objet d'un partage entre les sexes que les anthropologues et les historiens⁴⁶ ont exploré, ce qui permet de mieux

45. Christine Detrez remarque la même défiance masculine vis-à-vis de la lecture, perçue comme une activité trop féminine. Elle l'est incontestablement dans la réalité, mais un des apports très révélateurs de son enquête concerne les distorsions entre filles et garçons quant aux représentations de soi comme lecteurs. Les filles interrogées ont tendance à surestimer leur activité de lecture, dans la mesure où c'est une activité légitime pour une fille, voir C. Detrez, « Rapport à la lecture, adolescence et « genre » », in O. Donnat & P. Tolila, eds, *Le(s) public(s) de la culture*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

46. Sur l'historicité de ces partages, voir D. Fabre & A. Fine, eds, *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 11, *Parler, chanter, lire, écrire*, 2000, et son importante bibliographie.

AGNÈS FINE

comprendre la situation contemporaine. Plusieurs travaux sociologiques se sont intéressés à la différenciation des sexes dans le cadre des apprentissages scolaires à l'heure de la mixité⁴⁷. Mais il existe aussi beaucoup d'autres domaines bien étudiés aujourd'hui par les sociologues, principalement anglo-saxons, qui concernent la dimension sexuée de la vie sociale hors du champ scolaire proprement dit : la musique, le jeu, les loisirs ainsi que le corps, l'apparence, la danse, le sport, par exemple⁴⁸. De même, de nouvelles recherches sont attentives à la manière dont les médias nouveaux, en particulier la télévision, Internet et le téléphone mobile, transforment en profondeur les modèles identitaires et les modes d'expression de chacun des deux sexes⁴⁹ dans et hors de l'institution scolaire. Plus généralement, l'univers de la fiction, romanesque ou iconique, est un champ immense assez peu exploré par les chercheurs, de ce point de vue⁵⁰. Pourtant, les narrations réalistes mettent en scène des personnages masculins ou féminins dans des situations vraisemblables qui les placent face à des choix propres à leur sexe à un moment donné. C'est ainsi que Nathalie Heinich⁵¹ a pu établir des sortes de grandes structures de

47. Voir en particulier M. Durut-Bellat, *L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux?*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; S. Ernst, *Femmes et école. Une mixité inaccomplie*, Paris, INRP (« L'école en débats »), 2003 ; N. Mosconi, *Femmes et savoir. La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1994 ; C. Zaidman, *La mixité à l'école primaire*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; B. Zazzo, *Féminin-masculin à l'école et ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

48. On trouvera un large aperçu de la bibliographie anglo-saxonne dans l'ouvrage, à paraître en 2009, de C. Monnot, *Petites filles d'aujourd'hui. L'apprentissage de la féminité*, Paris, Autrement (« Mutations ») ; Pour la France, voir V. Valentin, *Figures du féminin et façonnage du corps dans la danse classique*, thèse d'anthropologie sociale, Toulouse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, ms. ; A. Mardon, *La socialisation corporelle des préadolescentes*, thèse de sociologie, Paris, Université de Paris X-Nanterre, 2006 ; S. Faure, « Les dispositions de genre dans la danse hip-hop », in H. Eckert & S. Faure, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute, 2007, p. 31-44. Voir également S. Cromer, « Vie privée des filles et des garçons : des socialisations toujours différentes ? », in M. Maruani, ed., *Femmes, genre et société*, Paris, La Découverte, 2005, p. 192-199 ; A. Dafflon-Novelle, *Filles-garçons. Socialisation différenciée?*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006 ; Y. Lemel & B. Roudet, ed., *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différenciées*, Paris, L'Harmattan, 2001. Sur la socialisation sexuée et le rapport aux sports, voir C. Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005, ainsi que Id., *Corps, Sport, Genre. Processus de socialisation et rapports de domination*, mémoire pour l'HDR, Toulouse, Université de Toulouse 3, 2007. Sur les loisirs culturels, voir les travaux déjà cités de D. Pasquier et, en particulier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement (« Mutations »), 2005 ; voir également S. Octobre, « La fabrique sexuée des goûts culturels. Construire son identité de fille ou de garçon à travers les activités culturelles », *Bulletin du département des études, de la prospective et des statistiques*, 150, 2005 ; O. Donnat, « La féminisation des pratiques culturelles », *Développement culturel*, 147, 2005 ; une enquête sociologique et anthropologique, financée par le ministère de la Culture et portant sur la socialisation sexuée des petits enfants par les loisirs culturels et sportifs, est en cours à Toulouse. Placée sous la direction de Christine Mennesson et de Gérard Neyrand, elle associe le laboratoire SOI de l'Université Paul Sabatier et le Centre d'Anthropologie.

49. La revue *Réseaux* fait une riche livraison d'analyses sociologiques de ces partages : par exemple *Réseaux*, 18 (103), *Le sexe du téléphone*, 2000. Voir les analyses de Dominique Pasquier dans *Cultures lycéennes...*

50. Les analyses de Sabine Chalvon-Demersay sur la signification des adaptations télévisuelles des romans populaires du XIX^e siècle mettent bien en lumière l'importance des changements affectant le domaine de la parenté, mais elles ne s'attachent pas directement à la question qui nous occupe ici. Voir son bel article « Le deuxième souffle des adaptations », *L'Homme*, 175-176, *Vérités de la fiction*, 2005, p. 77-111.

51. N. Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

scénarios romanesques, au nombre limité, qui mettaient en jeu les stratégies des personnages féminins face à des situations types. De plus, la lecture ou le spectacle d'une fiction cinématographique constituent autant d'expériences sensibles démultipliées qui, elles aussi, contribuent fortement à remettre en jeu notre appartenance de sexe.

5. Rares sont les sociologues qui se sont penchés sur les difficultés théoriques et méthodologiques que l'on rencontre lorsqu'on veut rendre compte des régularités de comportement liées apparemment à la différence des sexes. C'est pourquoi on lit avec grand intérêt le texte de Louis Quéré et Zbigniew Smoreda qui ouvre le numéro de *Réseaux* sur les manières masculine et féminine de téléphoner⁵². Ils s'interrogent sur la manière d'éviter de « réifier l'appartenance sexuelle et d'attribuer au genre, en tant que variable générale et indépendante de tout contexte, un pouvoir causal de détermination des conduites⁵³ ». Aussi orientent-ils les chercheurs vers l'analyse des situations d'interactions⁵⁴ : « Une manière de contourner la difficulté est de traiter le genre comme une dimension rendue manifeste dans les comportements, comme un aspect configuré de l'identité, reposant sur un travail des acteurs en situation [...] Dans cette perspective, développée en particulier par les ethnométhodologues, on tentera de retrouver, à travers l'observation des situations, comment le genre est produit et si l'identité sexuelle est effectivement dotée de pertinence par les agents et prise comme repère pour orienter et organiser leurs conduites⁵⁵. » Cependant, les auteurs signalent les difficultés propres à cette méthode : comment juger que l'appartenance sexuée d'un interlocuteur est prise en compte alors même que l'on peut se régler sur le sexe de l'interlocuteur sans en avoir conscience, et sans que cela soit perceptible pour un observateur extérieur ? Outre cette difficulté particulièrement cruciale dans les comportements liés au genre, les chercheurs doivent tenter d'expliquer la « stabilité » et la « régularité » de « l'accomplissement situé du genre ». Celles-ci sont liées à l'importance des « stéréotypes culturels » et des « systèmes généraux d'attentes associées au genre », qu'il faut donc analyser comme tels, tout en essayant « de ne pas se tromper sur leur statut, leur pouvoir et leurs modalités concrètes⁵⁶ ».

6. L'anthropologie fournit des réponses partielles à ces questions. S'agissant par exemple des écritures féminines comme « rites de passage » que nous avons évoquées, on a pu observer comment elles agissent aujourd'hui, dans le contexte de l'école et des loisirs, comme des opérateurs d'affirmation d'appartenance à un sexe, à un âge et à un statut, dans un jeu d'interaction entre les sexes et les âges,

52. L. Quéré & Z. Smoreda, eds, *Réseaux*, 18 (103), *Le sexe du téléphone*, p. 9-17.

53. *Ibid.*, p. 13.

54. Voir E. Goffman, *L'arrangement des sexes* (1977), Paris, La Dispute, 2002.

55. L. Quéré & Z. Smoreda, *Le sexe du téléphone*, p. 14.

56. *Ibid.*, p. 15.

AGNÈS FINE

parfois tout à fait conscient et explicite. Mais, dans le même temps, les liens entre pratiques d'écriture de soi, intériorité et « féminité » se déploient dans le temps et dans l'espace, formant un système symbolique complexe dans lequel les individus sont pris. La mise en évidence du caractère historique de la féminisation de ces pratiques⁵⁷ permet d'éviter de réifier l'appartenance de sexe, et de réfléchir à la question du régime d'historicité d'un système symbolique.

D'autre part, l'anthropologie pose d'autres questions théoriques propres à sa tradition disciplinaire, concernant l'usage des catégories de « rites de passage » et d'« initiation » qui gagnerait sans doute à être précisé lorsqu'il s'agit de penser les modalités sociales de la constitution des identités sexuées en Europe : nous avons tendance à utiliser plutôt ces deux notions alors que nous laissons plus volontiers aux sociologues et aux psychologues la notion de socialisation⁵⁸. Dans quels contextes pouvons-nous user de l'une ou de l'autre ? S'appuyant sur des comparaisons entre sociétés lointaines, avec ou sans initiation, et nos propres sociétés, et mettant en jeu les notions de rite, d'apprentissage, de formation, de personne et d'identité, une réflexion, initiée par les chercheurs toulousains du Centre d'Anthropologie, devrait aboutir dans les prochains mois à une publication, qui éclaircira, nous l'espérons, une question pour le moins complexe.

57. Sur l'histoire de la féminisation des pratiques d'écriture, voir les travaux actuels de Sylvie Mouysset.

58. Voir sur la notion de socialisation l'excellente synthèse de Muriel Darmon, *La socialisation*, Paris, A. Colin (« 128 »), 2006.